



# CHARLAINE HARRIS

AURORA TEAGARDEN 1

Le club des Amateurs de meurtres





# **AURORA TEAGARDEN – 1**

*Le club des Amateurs  
de meurtres*

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

*Si douce sera la mort*

## **LA COMMUNAUTÉ DU SUD**

- 1. Quand le danger rôde*
- 2. Disparition à Dallas*
- 3. Mortel corps à corps*
- 4. Les sorcières de Shreveport*
- 5. La morsure de la panthère*
- 6. La reine des vampires*
- 7. La conspiration*
- 8. Pire que la mort*
- 9. Bel et bien mort*
- 10. Une mort certaine*
- 11. Mort de peur*
- 12. Mort sans retour*

**SOOKIE STACKHOUSE PRÉSENTE : INTERLUDE MORTEL**  
**SOOKIE STACKHOUSE PRÉSENTE : MARIAGE MORTEL**

## **LES MYSTÈRES DE HARPER CONNELLY**

- 1. Murmures d'outre-tombe*
- 2. Pièges d'outre-tombe*
- 3. Frissons d'outre-tombe*
- 4. Secrets d'outre-tombe*

## **LILY BARD**

- 1. Meurtre à Shakespeare*
- 2. Fin d'un champion*
- 3. Sombre célébration*
- 4. Libertinage fatal*
- 5. Vengeance déloyale*

Charlaine Harris

**AURORA TEAGARDEN – 1**

*Le club des Amateurs  
de meurtres*

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Anne Muller



Titre original :  
REAL MURDERS CLUB

*Éditeur original :*  
The Berkley Publishing Group Penguin Group (USA) Inc.

© 1992 by Charlaïne Harris

*Pour la traduction française :*  
© Éditions J'ai lu, 2013

*Je dédie ce livre à mes parents.*





# 1

— Ce soir, je voudrais vous parler d'un cas des plus fascinants, celui de l'affaire Wallace.

Je m'adressais à mon miroir, essayant d'abord l'enthousiasme, puis la sincérité, et enfin le sérieux.

Ma brosse s'accrocha dans un nœud, ce qui avait le don de m'agacer.

Je repris, optant cette fois-ci pour la détermination.

— Nous aurons largement de quoi nous occuper ce soir : je vous présente l'affaire Wallace.

Notre club comptait une douzaine de membres, ce qui s'accordait parfaitement au rythme de nos réunions mensuelles : chacun présentait tour à tour un meurtre en particulier. Le Meurtre du Mois, comme nous aimions l'appeler, ne suffisait pas toujours à remplir la séance. Pour l'étoffer dans ce cas, l'animateur faisait venir un invité : un officier de police de la ville par exemple, un psychologue spécialisé en thérapie des criminels, ou encore le responsable du Centre de secours aux victimes de viol. Il nous arrivait également de regarder un film.

Pour ma part, j'avais eu de la chance. L'affaire Wallace était idéale : elle comportait suffisamment de détails pour intéresser mon public, tout en me permettant de les exposer correctement sans me presser. Ce n'était pas toujours ainsi : nous avons dû allouer deux séances à Jack l'Éventreur. Pour son exposé, Jane Engle avait choisi l'une des victimes ainsi que les circonstances qui entouraient chacun des meurtres. Arthur Smith quant à lui s'était chargé de l'enquête policière et des suspects. Car Jack, c'est du sérieux.

— Les éléments dans cette affaire sont les suivants : un homme prétendant se nommer Qualtrough, un tournoi d'échecs, une femme à l'apparence anodine du nom de Julia Wallace, et bien sûr l'accusé, son époux, à savoir William Herbert Wallace.

Je rassemblai mes cheveux bruns en queue de cheval. Allais-je en faire un chignon ou une natte ? J'hésitais également à les laisser libres en les retenant simplement d'un bandeau... La natte. Pour avoir l'impression d'être intellectuelle et branchée. Tandis que je divisais ma chevelure en trois mèches, mon regard se porta sur une photo de ma mère. C'était un portrait professionnel encadré qu'elle m'avait offert pour mon anniversaire.

— Tu m'avais dit que tu en voulais une, s'était-elle expliquée avec désinvolture.

Ma mère ressemble à Lauren Bacall. Grande et élancée, elle est toujours élégante, jusqu'au bout des ongles. Elle s'est taillé un véritable petit empire immobilier. De mon côté, je mesure 1,52 mètre, je porte de grosses lunettes rondes et j'ai réalisé mon rêve d'enfance en devenant bibliothécaire. Ma mère m'a

prénomée Aurora. À sa décharge, elle s'appelle Aida. Pour elle, Aurora ne devait pas sembler si extravagant.

Cela peut paraître étrange, mais j'aime ma mère.

Je soupirai, comme si souvent lorsqu'elle occupe mes pensées, et me dépêchai de terminer ma tresse avant de vérifier mon apparence dans la glace : cheveux châains, montures marron, yeux bruns. Du rose aux joues (artificiel) et une jolie peau (naturelle). Nous étions vendredi et j'avais retiré mon chemisier et ma jupe de travail pour enfiler un haut blanc en jersey moulant, avec un pantalon noir. J'eus soudain envie d'honorer l'affaire William Herbert Wallace en portant quelque chose de plus festif : un nœud jaune dans mes cheveux, assorti à un pull de la même teinte.

Il était temps de partir. Après avoir appliqué rapidement mon rouge à lèvres et attrapé mon sac, je me précipitai en bas. Je m'assurai d'un coup d'œil que tout était propre et rangé dans l'immense pièce principale, qui me sert à la fois de salon, de salle à manger et de cuisine : je déteste rentrer chez moi pour y trouver du désordre. Tout en répétant mon discours à mi-voix, je repérai mon carnet et mes clés. J'avais envisagé de photocopier les vieux clichés flous du corps de Julia Wallace, pour les faire circuler et donner ainsi une meilleure idée de la scène de crime. Puis, par égard pour Mme Wallace, j'avais décidé de me passer d'une démonstration aussi macabre. Un club tel que les Amateurs de meurtres pouvait paraître très étrange, pour des personnes qui ne partageaient pas notre passion. Par conséquent, nous prenions garde de rester discrets et de ne pas tomber dans des excès morbides.

Il était encore tôt mais le printemps démarrait tout juste et il faisait déjà nuit. Nous n'étions pas encore

passés à l'heure d'été. J'allumai donc le projecteur extérieur en sortant par ma porte de derrière. La lumière vive éclaira mon petit patio entouré de hautes palissades, balayé et bien entretenu. Dans leurs grands bacs, les rosiers arboraient déjà des bourgeons naissants.

Je le traversai en chantonnant, refermant le portail derrière moi. Chacune des quatre maisons de la propriété bénéficie de deux places de parking. Les invités ont droit à des emplacements supplémentaires de l'autre côté de la rue. J'aperçus l'un de mes voisins, Bankston Waites, qui grimpaît lui aussi dans sa voiture.

— Je te rejoins là-bas, lança-t-il. Je passe prendre Melanie d'abord.

— Entendu Bankston. Ce soir, c'est Wallace !

— Oui oui ! On est tous impatients !

Je laissai poliment la priorité à Bankston, afin qu'il puisse partir en premier pour chercher la dame de son cœur. L'espace d'un instant, j'eus presque envie de m'apitoyer sur mon sort : Melanie Clark avait un cavalier, alors que j'arrivais toujours seule au club. Cependant, il n'était pas question de sombrer dans la tristesse aujourd'hui. Je serais en compagnie de mes amis et je passerais une bonne soirée, comme toujours. Et peut-être même encore meilleure que d'habitude.

En effectuant ma marche arrière, je remarquai soudain les fenêtres éclairées de la maison voisine. Une voiture inconnue stationnait devant elle. Je compris alors la signification du message que Mère avait accroché à ma porte.

Depuis quelque temps, elle me poussait à acheter un répondeur, qui permettrait aux locataires de la propriété de me laisser des messages lorsque j'étais au travail, à la bibliothèque. Sachant que les lieux lui appartenaient et que j'en étais en quelque sorte le régisseur. J'étais convaincue qu'en réalité ma mère souhaitait simplement s'assurer qu'elle pourrait me parler à tout moment et même en mon absence.

Après le départ des locataires précédents, j'avais fait nettoyer cette maison-là, m'assurant qu'elle serait digne de recevoir des visites. Je me présenterais au nouveau voisin le lendemain car ce samedi était ma journée de congé.

Je pris la Parson Road, dépassant la bibliothèque avant de prendre à gauche et de me diriger vers le quartier commerçant qui abritait le bâtiment du VFW<sup>1</sup>. Tout au long du chemin, je répétais mon discours sans discontinuer.

En fin de compte, cependant, j'aurais pu laisser mes documents à la maison.

---

1. Aux États-Unis, le VFW, ou *Veterans of Foreign Wars* (littéralement « vétérans des guerres à l'étranger »), est la plus importante association de vétérans de l'armée (toutes les notes sont du traducteur).

## 2

Notre association se réunissait chez le VFW et, en retour, nous versions un petit cachet aux Vétérans, qui le consacraient à la soirée de Noël annuelle. Tout le monde était satisfait de cet arrangement. Les locaux étaient bien trop vastes pour nos besoins, mais nous étions heureux de pouvoir tenir nos séances en toute tranquillité.

Environ trente minutes avant l'heure de rendez-vous, un responsable du VFW venait à la rencontre de l'un d'entre nous et nous ouvrait les locaux. Ce membre s'assurait que la salle était rendue dans un état impeccable et restituait les clés. Cette année, c'était Mamie Wright, notre vice-présidente, qui s'en chargeait. Elle disposait les chaises en demi-cercle devant le podium et couvrait une table de rafraîchissements que nous apportions à tour de rôle.

Ce soir-là, j'arrivai en avance – je suis presque toujours en avance. Il y avait déjà deux voitures garées dans le petit parking niché derrière l'immeuble

et bordé de massifs de lilas d'été. En cette saison, ces derniers dressaient des rameaux si dénudés qu'ils en étaient presque grotesques. Les réverbères s'étaient allumés automatiquement au crépuscule. Je rangeai ma Chevette sous l'un d'entre eux, au plus près de la porte : tout passionné d'affaires criminelles est doté d'une conscience aiguë des dangers de ce monde.

Dès que j'eus franchi le seuil, la lourde porte de métal se referma avec fracas. Il n'y avait ici que cinq pièces. La seule porte qui se trouvait à ma gauche donnait sur la grande salle principale, celle que l'on nous prêtait. Les quatre portes de droite ouvraient sur une petite salle de réunion, les toilettes des hommes, celles des dames et enfin, tout au bout du couloir, la petite cuisine. Toutes les portes étaient fermées, comme d'habitude. Elles étaient en effet si lourdes que personne ne se donnait jamais la peine de les bloquer en position ouverte. Nous en étions d'ailleurs venus à la conclusion que les locaux du VFW avaient été conçus pour résister à la moindre attaque. Cette solidité à toute épreuve avait du moins l'avantage de nous préserver du bruit. Je n'entendais absolument rien alors que je savais, grâce aux deux véhicules que j'avais aperçus, qu'il se trouvait au moins deux personnes à l'intérieur.

À la vue de tous ces battants clos et alignés dans ce couloir impersonnel, je sentis l'angoisse me gagner. On eût dit un petit tunnel beige, dont seul ressortait le téléphone public accroché au mur. J'avais dit une fois à Bankston Waites que, si jamais sa sonnerie retentissait et que je décrochais, j'étais certaine que j'entendrais

Rod Serling<sup>1</sup> lui-même, me souhaitant la bienvenue dans *La cinquième dimension*.

Souriant à demi à cette évocation, j'allais pénétrer dans la grande salle... lorsque le téléphone sonna.

Je fis volte-face et mon cœur se mit à cogner sous mes côtes. Autour de moi, rien ne bougeait. À la seconde sonnerie et après deux pas hésitants, je pris le combiné d'une main tremblante.

— Allô ? répondis-je dans un souffle.

Puis je m'éclaircis la gorge avant de reprendre avec fermeté.

— Allô !

Un murmure se fit entendre.

— Puis-je parler à Julia Wallace, je vous prie ?

Un picotement désagréable me parcourut le crâne et je repris d'une voix mal assurée.

— Pardon ?

— Julia... chuchota l'interlocuteur.

Puis on raccrocha.

Je tenais encore le combiné lorsque la porte des toilettes s'ouvrit pour laisser passer Sally Allison, dont l'apparition si soudaine m'arracha un cri de terreur.

Surprise, Sally s'exclama :

— Mon Dieu, Roe ! J'ai une tête aussi affreuse que ça ?

— Non, je t'assure, c'est l'appel que je viens de prendre...

J'étais presque en larmes, ce qui me gênait terriblement. Sally n'avait pas encore passé le cap de la

---

1. Rod Serling, créateur et narrateur de la série *Twilight Zone*, dont le titre en français fut tout d'abord *La quatrième dimension*, puis, dans les années 1980, *La cinquième dimension*.



cinquantaïne. Elle était journaliste pour le quotidien de Lawrenceton. C'était une femme professionnelle, coriace et intelligente. Alors qu'elle était encore adolescente, Sally s'était enfuie pour se marier. Son couple s'était brisé peu après, à la naissance de l'enfant. J'avais fréquenté le même lycée que ce dernier et je travaillais maintenant avec lui. Je détestais Perry. J'appréciais énormément sa mère, toutefois, même si Sally me harcelait parfois d'innombrables questions. C'était entre autres grâce à elle que j'avais si bien préparé mon intervention sur l'affaire Wallace.

Sa nature de journaliste prit immédiatement le dessus et, avec dextérité, elle m'extorqua le déroulement précis de l'incident. Elle en tira une conclusion raisonnable : l'appel n'était qu'une farce, de la part d'un de nos membres ou même d'un de leurs enfants. Présentée ainsi, l'histoire prenait effectivement une dimension infantile.

Curieusement, je me sentais presque trompée. Mais naturellement, j'étais soulagée.

Sally se dirigea dans la petite pièce de réunion pour y prendre un plateau et des boîtes de biscuits. Elle m'expliqua qu'elle les avait posées là avant de devoir se précipiter aux toilettes : elle avait commis l'erreur de boire une deuxième tasse de café après son dîner.

Elle leva les yeux au ciel pour conclure.

— Je n'aurais même pas pu atteindre la grande salle !

— Comment ça se passe, au journal ? lui demandai-je pour changer de sujet.

J'avais besoin de l'entendre parler pendant que je me remettais de mon choc. Je ne parvenais pas à prendre cet appel à la légère et avec autant de logique

que Sally. Je la suivis dans la grande salle tandis qu'elle me narrait sa dernière échauffourée avec le nouveau rédacteur en chef. Le goût métallique de l'adrénaline me restait dans la bouche et j'avais encore la chair de poule. Prise d'un frisson, j'ajustai mon pull.

Tandis qu'elle répartissait les gâteaux secs sur son plateau, je l'écoutai me raconter ensuite ce qu'elle savait de l'élection qui s'annonçait. En effet, notre maire était brusquement décédé.

— D'après sa secrétaire, il s'est effondré d'un coup, en plein milieu de son cabinet, m'expliqua-t-elle d'un ton léger en alignant une rangée d'Oreo. Et lui qui n'était là que depuis un mois ! En plus, il venait juste d'installer un bureau tout neuf.

Elle secoua la tête et je me demandai si elle regrettait la perte du maire ou l'achat inutile.

— Sally, où est Mamie ?

— Qu'est-ce que cela peut faire ? rétorqua-t-elle avec franchise en haussant un sourcil étonné.

Mamie ne nous plaisait ni à l'une ni à l'autre, et nous en avions déjà parlé. En toute logique, j'aurais dû rire à sa réplique. Cependant, je me ravisai. Sally se tenait là, dans ses vêtements coûteux, belle et attirante, avec sa jolie permanente et ses boucles couleur bronze. Elle commençait à m'agacer.

Je lui répondis d'un ton égal.

— Lorsque je suis arrivée, il y avait deux voitures au parking. La tienne et celle de Mamie. J'ai reconnu la sienne parce qu'elle a une Chevette, comme la mienne, mais en blanc, pas en bleu. Alors toi, tu es là, et moi, je suis là. Mais où est passée Mamie ?

Sally parcourut la salle du regard.

— Elle a sorti les chaises et préparé le café, mais je ne vois pas son sac. Peut-être qu'elle est repassée chez elle pour chercher quelque chose ?

— Mais dans ce cas, on l'aurait vue, non ?

— Écoute, je ne sais pas, moi ! s'est exclamée Sally avec énervement. Elle viendra ! Elle vient toujours.

Notre rire dissipa notre légère mésentente. Mamie Wright nous amusait toutes les deux : elle était toujours fermement déterminée à suivre son époux où qu'il aille, à assister aux mêmes réunions que lui, et à partager toute sa vie.

Bankston Waites, accompagné du soleil de sa vie, Melanie Clark, fit son arrivée alors que je posais mon carnet sur le podium et rangeais mon sac en dessous. Melanie travaillait comme assistante au cabinet d'assurances du mari de Mamie. Bankston quant à lui occupait un poste de responsable des prêts à l'Associated Second Bank. Ils s'étaient intéressés l'un à l'autre au cours de nos séances et sortaient ensemble depuis à peu près un an. Si ma mémoire est bonne, ils avaient pourtant fréquenté le lycée de Lawrenceton ensemble, sans qu'une quelconque étincelle ne vînt marquer leur relation.

La semaine précédente, la mère de Bankston m'avait laissé entendre qu'elle attendait une annonce officielle d'un jour à l'autre. J'étais allée dîner avec son fils à plusieurs reprises, un an plus tôt. Elle m'informait par conséquent qu'il n'était plus sur le marché. Si l'éventualité de cette nouvelle captivante la tenait en haleine, personne à Lawrenceton n'avait le moindre doute sur l'issue de leur aventure. Car dans leur tranche d'âge, il ne restait plus un seul célibataire. Melanie avait un ou deux ans de plus que

Bankston, qui en avait trente-deux. Il avait le cheveu blond et rare, un visage rond et agréable doté d'un regard bleu et tempéré. C'était Monsieur Normalité. Ou du moins, il l'avait été : je remarquai soudain le tissu de sa chemise, tendu sur des muscles qui n'avaient pas existé par le passé.

— Bankston ? Tu fais de la musculation, maintenant ?

Je tombais des nues. Je me serais sans doute intéressée un peu plus à lui, s'il s'était montré aussi dynamique à l'époque où je le fréquentais.

Malgré une petite pointe d'embarras, il afficha une certaine fierté.

— Effectivement. Alors ça se voit ?

— C'est le moins qu'on puisse dire !

Le fait que Melanie Clark ait pu initier une telle révolution dans la vie pantouflarde de Bankston me semblait pour le moins surprenant. C'était malgré tout indéniable. L'attention toute particulière qu'elle lui destinait devait être d'autant plus concentrée qu'aucun membre de la famille ne venait diluer sa dévotion. Ses parents, enfants uniques eux aussi, étaient décédés des années plus tôt : sa mère était morte des suites d'un cancer et son père s'était fait renverser par un conducteur ivre.

À l'instant présent, Melanie l'inspiratrice paraissait un tantinet agacée.

— Qu'en penses-tu, toi, Melanie ? ajoutai-je à la hâte.

Constatant que je lui reconnaissais son droit de propriété, elle se détendit immédiatement. À l'avenir, je prendrais soin de mesurer mes propos lorsqu'elle se trouverait dans les parages. Melanie

savait certainement que nous étions sortis ensemble par le passé et Bankston habitait l'une de « mes » maisons. Je ne voulais en aucun cas qu'elle puisse tirer des conclusions erronées de notre relation.

— Tout cet exercice a fait des merveilles sur Bankston, a-t-elle fait remarquer d'un ton presque neutre.

Toutefois, j'entendais parfaitement le message : Bankston et elle couchaient ensemble. Elle souhaitait manifestement que j'en sois consciente, ce que je trouvais légèrement déconcertant. À la lueur qui perçait dans son regard, je compris soudain que Melanie, malgré ses cheveux bruns à la coupe classique et sa robe ordinaire, cachait un tempérament de feu sous des dehors faussement placides. Au lieu de considérer la lourdeur de sa poitrine et la forme épanouie de ses hanches avec un léger mépris, je les vis soudain au travers du regard de Bankston, en tant que symboles de fertilité. Ma révélation prit alors une autre dimension : non seulement ils entretenaient des relations sexuelles, mais leurs ébats étaient fréquents et... sauvages.

Je ressentis soudain plus de respect pour cette femme, un sentiment d'autant plus profond qu'elle s'était jouée du regard collectif de Lawrenceton. Magistralement.

— Quelqu'un a téléphoné ici avant votre arrivée.

Ma remarque avait suscité leur intérêt. Je ne pus cependant leur en dire plus car un éclat de rire voluptueux nous interrompit. Accompagnée d'un homme roux extrêmement grand, mon amie Lizanne Buckley passa la porte de la grande salle. J'étais très étonnée de la voir ici. Elle ne lisait pas même un livre par an et

le crime ne figurait certainement pas sur la liste de ses passe-temps favoris.

— Mon Dieu mais que fabrique-t-elle ici ? s'exclama Melanie, mécontente.

J'en conclus que nous étions là en présence d'une seconde Mamie Wright.

Lizanne (Elizabeth Anna) Buckley était la plus belle femme de toute la ville. Sans qu'elle fasse le moindre effort – l'effort ne figurant d'ailleurs pas dans sa conception de la vie – les hommes se jetaient au sol devant elle et n'attendaient qu'une seule chose : qu'elle foule leur dos de ses jolis pieds. Et c'est ce qu'elle faisait, calme et souriante, sans jamais baisser le regard.

Passive et nonchalante, elle n'en était pas moins d'une grande gentillesse. Tant qu'on n'exigeait pas trop de sa personne, elle faisait preuve d'une belle conscience professionnelle. Son poste de réceptionniste chez notre fournisseur d'électricité, la Power and Light Company, lui allait comme un gant. Son employeur n'y perdait pas au change : les clients payaient dans les temps, et avec le sourire. Si l'un d'entre eux s'énervait au téléphone, elle lui passait sans hésiter un supérieur pour le calmer. Quant aux personnes qu'elle recevait en direct, il leur était pratiquement impossible de rester en colère.

Elle exigeait cependant un certain niveau de distraction et une attention constante de la part de ses conquêtes masculines. Son cavalier roux semblait souffrir quelque peu de cette contrainte.

— Tu sais qui est cet homme ? demandai-je à Melanie.

Cette dernière arbora une surprise légèrement exagérée.

— Comment ? Tu ne le reconnais pas ?

J'étais donc censée le connaître. Je l'étudiai de nouveau. Pantalon décontracté, blouson sport beige clair, chemise blanche toute simple, lunettes à montures métalliques perchées sur un nez busqué. Il avait des pieds et des mains immenses et ses cheveux assez longs formaient un halo cuivré qui voltigeait en tous sens. Je secouai la tête. Triomphante, Melanie se chargea donc de me renseigner.

— C'est Robin Crusoe, l'auteur de romans policiers.

L'employée d'assurance battait ainsi la bibliothèque sur son propre terrain.

— On a peine à le reconnaître, sans sa pipe, fit une voix derrière mon épaule droite.

John Queensland, notre président, était lui aussi à la tête d'une belle fortune immobilière. Il était, comme à son habitude, tiré à quatre épingles, sanglé dans un costume coûteux porté sur une chemise immaculée, ses cheveux, d'un beau blanc crémeux, lissés et partagés par une raie impeccable. Il sortait parfois dîner avec ma mère, et j'en avais conclu que son apparence guindée devait dissimuler plus de profondeur que je ne l'avais pensé. En outre, l'affaire Lizzie Borden<sup>1</sup> était son dada personnel. Il était convaincu de surcroît qu'elle était innocente ! Il le cachait bien, mais c'était un romantique dans l'âme.

---

1. Lizzie Borden fut acquittée en 1892 du meurtre de son père et de sa belle-mère, tués à leur domicile à coups de hache, dans le Massachusetts. L'affaire ne fut jamais résolue et reste célèbre dans tout le pays.

— Et que fait-il donc ici, demandai-je, pragmatique. Avec Lizanne...

— Je vais forcément le savoir, répondit-il immédiatement. En tant que président du club, je me dois de l'accueillir. Tout visiteur est le bienvenu parmi nous.

— Attendez, je dois vous parler de cet appel, l'interrompis-je rapidement. Quand je suis arrivée il y a quelques minutes...

Mais Lizanne m'avait désormais repérée et se dirigeait en ondulant vers notre petit groupe, son protecteur à demi célèbre accroché dans son sillage. Elle m'interpella en souriant gentiment.

— Roe ! Je vous ai amené de la compagnie, ce soir.

Sans plus attendre, elle fit les présentations, avec l'aisance que confère l'habitude – elle connaissait tout le monde à Lawrenceton. La grande main osseuse de l'écrivain engloutit la mienne. Il la serra avec enthousiasme et énergie. J'aime bien cela. Je déteste que les gens se contentent de presser vaguement votre main avant de la laisser tomber. Je levai les yeux sur les rides fines qui encadraient sa bouche et ses petits yeux noisette, et tombai sous son charme.

— Roe, je te présente Robin Crusoe, qui vient tout juste d'emménager à Lawrenceton. Robin, voici Roe Teagarden.

L'intéressé m'adressa un sourire admiratif. Réaliste, je décidai de ne pas en tenir compte, d'autant qu'il était venu au bras de Lizanne.

— J'aurais pensé que ce nom soit un pseudonyme, me murmura Bankston à l'oreille.

— Moi aussi, lui répondis-je dans un souffle, mais apparemment, on se trompait.



— Le pauvre ! ricana Bankston. Ses parents devaient être complètement fous.

Puis il se souvint, en voyant mon sourcil se hausser, qu'il était en présence d'une femme qui se nommait Aurora Teagarden<sup>1</sup>.

Entre-temps, Lizanne était passée à John Queensland.

— J'ai rencontré Robin lorsqu'il est venu pour son abonnement.

John quant à lui prononça toutes les politesses d'usage à l'intention de Robin Crusoe : c'était merveilleux de recevoir un si grand nom dans notre petite ville, nous espérions tous qu'il resterait ici aussi longtemps que possible, et bla et bla et bla. Puis il guida Robin vers Sally Allison, qui bavardait avec l'officier de police Arthur Smith, notre recrue la plus récente. En contraste avec la haute silhouette dégingandée de Robin, Arthur était moins grand et plus trapu, avec des cheveux blonds aux boucles rêches. Il toisait le monde autour de lui d'un regard catégorique et buté, tel un taureau persuadé qu'étant le seul et unique mâle de tout le troupeau, il n'avait rien à craindre.

Je m'adressai à Lizanne avec envie :

— Quelle chance tu as, d'avoir rencontré un écrivain aussi célèbre !

Je n'avais pas oublié le coup de téléphone, mais ce n'était pas avec Lizanne que je devais en discuter : elle n'avait certainement jamais entendu parler de Julia Wallace. En outre, ainsi que je le découvris alors, elle ne savait pas non plus qui était Robin Crusoe.

---

1. Aurora est un prénom rare et Teagarden signifie « Jardin des Thés ».





*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Espagne (Barcelone)*  
par BLACK PRINT CPI  
le 15 avril 2013.

Dépôt légal : avril 2013  
EAN 9782290090909  
L21EPSN000955N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*